Li Guo, *Early Mamluk Syrian Historiography. Al-Yūnīnī's Dhayl Mir'āt al-zamān*, 2 vol.

Leyde-Boston-Cologne, Brill, 1998
(Islamic History and Civilization, Studies and Texts), 16 × 25 cm, 241 et 338 p.

Li Guo nous offre dans ces deux volumes, une édition, une traduction et un commentaire d'une partie du *Ḏayl* d'al-Yūnīnī (années 697-701/1297-98-1301-02) et ce travail, mené avec un grand souci scientifique, ne peut que réjouir l'ensemble des historiens de la période mamelouke. En effet, cette source pourtant fondamentale, en particulier pour l'histoire de la Syrie, couvrant les années 654-711/1256-1311 et conçue comme la continuation du *Mir'āt al-zamān* de Sibṭ Ibn al-Ǧawzī, n'avait, jusqu'à présent, connu qu'une très médiocre et partielle édition (années 654-686/1256-1287), parue à Hyderabad entre 1954 et 1961 et très sévèrement critiquée, en son temps, par Cl. Cahen [(1)].

Le premier volume s'ouvre avec l'histoire de la découverte des manuscrits du *Ḏayl*, la liste des études réalisées à ce jour de cet ouvrage, une biographie complète de l'auteur, un inventaire précis des 23 manuscrits connus [(2)], l'analyse des sources écrites et orales d'al-Yūnīnī et la place occupée par cet ouvrage dans l'historiographie mamelouke de son époque. Dans cette partie, Li Guo souligne d'abord l'importance du témoignage d'al-Yūnīnī sur sa propre vie et sur son milieu familial, sur ses professeurs, ses voyages, ses activités religieuses et juridiques (il fut cheikh des hanbalites de Baalbek de 701/1301 à sa mort en 726/1326). Il étudie ensuite l'œuvre d'al-Yūnīnī à commencer par l'abrégé du *Mir'āt al-zamān* de Sibṭ Ibn al-Ǧawzī qui fut à l'origine de l'une des deux recensions connues de l'ouvrage de Sibṭ. À ce sujet, le lecteur trouvera, en annexe, une liste des 19 manuscrits identifiés avec certitude de cet abrégé.

L'histoire des différentes recensions du *Ḏayl* est tout aussi complexe que celle du *Mir'āt* mais l'excellente étude menée ici par Li Guo nous aide à y voir plus clair. Ce dernier distingue deux principales recensions et reconstitue la chronologie de la formation du texte tout en soulignant, dans le détail, les différences dans l'organisation et le contenu des deux versions. Ces comparaisons minutieuses lui permettent de conclure qu'al-Yūnīnī écrivit d'abord un premier brouillon qui fut à l'origine de l'une des deux recensions couvrant les années 654 à 690. Cette version n'est pas toujours bien équilibrée, les passages sur Baalbek étant par exemple beaucoup plus longs que ceux qui concernent le reste de la Syrie. Les années 654-668 firent ensuite l'objet d'une version révisée (seconde recension, réalisée sans doute entre 709/1309-1310 et 726/1326) dans laquelle de nombreux changements dans l'organisation et le contenu furent opérés. Cette version qui, dans l'ensemble, abrège la première, se concentre davantage sur la Syrie (Damas en particulier) mais en même temps introduit de plus longs développements littéraires, poèmes en particulier.

La partie restante du texte (années 690-711/1291-1311) conserve les mêmes caractéristiques que la version révisée et se rapproche de plus en plus du récit d'al-Ǧazarī. C'est ce que Li Guo appelle la tradition Ǧazarī-Yūnīnī. La similarité de ces deux textes a, en effet, été remarquée, il y a longtemps déjà, avec une question centrale : qui a recopié qui ? Pour Cl. Cahen, U. Haarmann et A. Melkonian, qui se sont penchés sur les années antérieures à 690, il y a eu emprunts mutuels, al-Ǧazarī ayant d'abord recopié un brouillon d'al-Yūnīnī que ce dernier a ensuite repris lorsqu'il rédigea son deuxième brouillon. D.P. Little, qui s'est penché sur les trois années postérieures à 690, pense, quant à lui, que c'est al-Yūnīnī qui a recopié al-Ǧazarī et non le contraire. En se livrant à une comparaison très serrée des deux textes sur les années 691-699 (date au-delà de laquelle nous n'avons pas conservé le manuscrit d'al-Ǧazarī) puis à une analyse des passages qu'al-Yūnīnī aurait pu emprunter à son contemporain pour la suite de son ouvrage, Li Guo aboutit à la conclusion que pour ces années-là, al-Yūnīnī a fait une synthèse d'al-Ǧazarī, en omettant parfois certains passages, en ajoutant quelques autres, en corrigeant la syntaxe, et en réarrangeant certains paragraphes. Quant au dernier volume du *Ḏayl* (années 702-711) conservé dans un seul manuscrit, Li Guo démontre, de manière assez convaincante, qu'il serait plutôt l'œuvre d'al-Ǧazarī que celle d'al-Yūnīnī, comme on l'a généralement cru jusqu'à ce jour.

En bon traditionniste qu'il était, al-Yūnīnī apparaît toujours soucieux d'établir l'authenticité de ses sources d'informations. Li Guo les a rassemblées, sources orales et écrites, et met bien en valeur leur intérêt. Ainsi les informations tirées d'Ibn Ḫallikān ne proviennent pas toutes de son dictionnaire biographique bien connu, mais aussi de certaines archives (correspondance et documents de chancellerie) auxquelles Ibn Ḫallikān eut accès et qui ne sont pas connues par ailleurs. De nombreux historiens et biographes, connus ou moins connus, ont fait partie des sources d'al-Yūnīnī (cf. I, p. 60-80) parmi lesquels on notera les extraits de sources aujourd'hui perdues, notamment le récit d'Ibn Ḥamawayh al-Ǧuwaynī (m. 674/1275), la première partie de la biographie du sultan Baybars rédigée par Ibn Šaddād (m. 684/1285), des extraits disparus du dictionnaire biographique des Alépins d'Ibn al-ʿAdīm (m. 660/1262) ou bien encore des passages sur Alexandrie de Manṣūr ibn Sālim (m. 673/1274). Li Guo relève de même

(1) « Al-Yūnini : Ḏayl Mir'āt al-zamān, éd. Hydarabad », *Arabica*, IV, 1957, p. 193-194.

(2) Le « mystérieux manuscrit » d'Istanbul mentionné par Li Guo (I, 3-4 et 27) sur lequel repose une partie de l'édition de Hyderabad (années 673-686) a été identifié par Jacqueline Sublet, « Un manuscrit égaré : les années 673-686 du Ḏayl Mir'āt al-zamān de Yūnini », *Arabica*, XLVI, 1999, p. 259-261.

BCAI 17 (2001) Li Guo : Early Mamluk Syrian Historiography. Al-Yūnīnī's Dhayl Mir'āt al-zamān, 2 vol., recensé par Anne-Marie Eddé
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'intérêt des témoignages de certains secrétaires de chancellerie, plus ou moins obscurs et ignorés des autres historiens, et des témoignages oraux qu'al-Yūnīnī a pu recueillir auprès des émirs et des ulémas de Damas, Baalbek ou du Caire.

C'est cette analyse très serrée des sources qui permet à Li Guo d'attribuer certains passages du *Ḏayl* à al-Yūnīnī et d'autres à al-Ǧazarī et de souligner, pour la dernière partie du texte (années 690-711), le poids et l'importance du témoignage d'al-Birzālī (dont l'œuvre historique est aujourd'hui en partie perdue) auquel tous deux eurent recours, al-Ǧazarī sans doute plus directement qu'al-Yūnīnī. Al-Birzālī ayant été l'élève d'al-Yūnīnī, on arrive ainsi à cette situation paradoxale : al-Birzālī se serait servi de certains récits d'al-Yūnīnī pour la rédaction de son ouvrage qu'al-Ǧazarī aurait lui-même utilisé pour écrire son Histoire dans laquelle al-Yūnīnī aurait ensuite largement puisé pour terminer son *Ḏayl*. « La relation entre al-Yūnīnī, al-Ǧazarī et al-Birzālī forme l'un des épisodes les plus fascinants de la première historiographie mamelouke (p. 81) conclut Li Guo qui n'hésite pas à parler d'une « école syrienne » dont l'influence fut grande sur les auteurs mamelouks postérieurs, que ce soit dans la structure du récit (événements, *ḥawādiṯ*, suivis des nécrologies, *wafayāt*, année par année) ou dans l'introduction d'expressions dialectales de plus en plus nombreuses.

L'édition du texte arabe repose sur deux manuscrits, celui de Yale (manuscrit de base) et celui d'Istanbul, seuls manuscrits parvenus jusqu'à nous ayant conservé les années 697-701/1297-98-1301-02. Li Guo en donne une description très complète, au début du volume 2, avec une analyse de leurs particularités paléographiques, linguistiques ou orthographiques. L'apparat critique est astucieusement divisé en deux parties : une partie supérieure qui permet de faire la collation avec le manuscrit d'al-Ǧazarī (BNF) et une partie inférieure pour la collation des deux manuscrits d'al-Yūnīnī. On peut, toutefois, regretter l'absence de renvois, dans l'édition, aux folios du manuscrit de Yale et, dans la traduction, aux pages de l'édition arabe, ce qui a pour effet de ralentir le travail du chercheur soucieux de comparer le manuscrit, l'édition et la traduction.

La collation des manuscrits est minutieuse et l'édition du texte arabe de très bonne qualité, même si l'on ne comprend pas pourquoi les *šadda*, qui devraient figurer partout où elles sont nécessaires, sont quelquefois indiquées mais le plus souvent oubliées. L'auteur explique dans son introduction (II, p. XIV) qu'aucune ponctuation n'a été ajoutée au texte arabe. Ce choix a peut-être l'avantage de rester fidèle au manuscrit, mais dans certains cas, l'absence totale de ponctuation est gênante. Ainsi aurait-on pu ajouter le point en fin de paragraphe et surtout, en certains endroits, le point d'interrogation et les deux points après *qāla* (il dit) afin d'éviter toute ambiguïté. Pour ne citer qu'un exemple dans le dialogue entre l'émir Tuġǧī et l'émir Baktāš en rabiʿ II 698/janvier 1299 (II, p. 58-59) on lit dans l'édition de Li Guo : *fa-qāla la-hu Ṭuġǧī wa-mā ʿalimtu bi-mā ǧarā ʿalā l-sulṭān al-sulṭān qutila*, phrase qu'il traduit par (I, 116) : *Tuġǧī said, « I don't know what happened to the sultan. The sultan was murdered »* (Tuġǧī dit : « Je ne sais pas ce qui arrivé au sultan. Le sultan a été assassiné »). La phrase arabe est ambiguë car *mā ʿalimtu* (je ne sais pas) peut aussi se lire *mā ʿalimta* (ne sais-tu pas), lecture préférable, à mes yeux, étant donné le contexte et le fait que Ṭuġǧī donne aussitôt après la réponse à la question de Baktāš, ce qui donnerait en arabe avec la ponctuation : *fa-qāla la-hu Ṭuġǧī : wa-mā ʿalimta bi-mā ǧarā ʿalā l-sulṭān ? Al-sulṭān qutila*. En français : Tuġǧī dit : « Ne sais-tu pas ce qui est arrivé au sultan ? Le sultan a été assassiné. »

La traduction anglaise de Li Guo est en général fidèle au texte arabe et agréable à lire, tandis que les notes d'identification qui l'accompagnent sont concises et précises et fournissent d'utiles références bibliographiques. Quelquefois, cependant, la traduction peut prêter à discussion. Ainsi le terme de *ṭulb* (pl. *aṭlāb*) est traduit selon les cas par « procession » (p. 101), « garde d'honneur » (p. 110) ou « suite » (*retinue*, p. 124) ce qui laisse planer un certain doute quant à son sens véritable et surtout quant à sa connotation militaire, le *ṭulb* étant, en général, une unité ou un bataillon de l'armée, défilant lors des parades ou intervenant sur le champ de bataille. Il est vrai que des cadis sont mentionnés aux côtés des mamelouks, des émirs et des généraux dans le *ṭulb* du vice-roi, en 698/1299, mais leur présence s'expliquait dans ce cas, sans doute, par le caractère festif de cette entrée triomphale dans la ville de Damas qui est ici décrite. Le terme méritait, en tout cas, d'être discuté. De même, la traduction (I, 145, II, 108) de *Malik al-umarā'* (prince des émirs) par « viceroy » (vice-roi) n'est pas convaincante. Tout aussi discutable est la traduction de « *al-wārid min Dimašq* » par « natif de Damas » (I, 180, II, 210). « Venant de » aurait été plus exact et plus proche du terme arabe et sans doute une note d'identification de ce jurisconsulte (Muḥammad ibn ʿAqīl al-Bālisī) aurait été nécessaire [(3)]. Il me semble aussi qu'un problème de traduction se pose dans ce même paragraphe à propos de la nomination de ce jurisconsulte au poste de *nā'ib al-ḥukm* (« deputy judge » ou lieutenant du juge) et de l'expression « *ḫilāfat ʿan qāḍī l-quḍāt* », que Li Guo a traduit par « He was to succeed the chief judge » (il devait succéder au grand cadi). Faut-il penser par là qu'al-Bālisī fut désigné comme le futur successeur d'Ibn Daqīq al-ʿĪd qui ne mourut que deux ans plus tard, en 702/1302, ou faut-il traduire *ḫilāfat ʿan qāḍī l-quḍāt* par « comme lieutenant du grand cadi. » J'aurais tendance à préférer la seconde solution.

Dans un autre passage, lors de l'attaque de Damas par les Mongols en 699/1299-1300, al-Yūnīnī décrit les pillages mongols dans les vergers autour de la ville au cours desquels les Mongols coupèrent les arbres pour les vendre comme bois à brûler et s'emparèrent des chaudrons des

(3) Cf. Ibn al-ʿImād, *Šaḏarāt al-ḏahab*, Damas-Beyrouth, 1992, VIII, p. 159.

BCAI 17 (2001) Li Guo : Early Mamluk Syrian Historiography. Al-Yūnīnī's Dhayl Mir'āt al-zamān, 2 vol., recensé par Anne-Marie Eddé
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

bains (I, p. 137 et II, p. 101) : *wa fī l-basātīn ayḍan min qaṭ'i l-ašǧār wa bay'ihā ḥaṭaban wa qal'i qudūr al-ḥammāmāt*, dernière partie de la phrase que Li Guo a traduit de façon erronée par « *and pigeon houses were dismantled* » (les pigeonniers furent démantelés). On peut trouver une confirmation de la valeur de ces chaudrons dans le butin (comme d'ailleurs des portes de maisons également mentionnées par al-Yūnini) dans le récit que fait Sibṭ Ibn al-Ǧawzī de la mort de l'émir égyptien Faḫr al-Dīn Ibn al-Šayḫ en 1250 et du pillage de sa maison et de ses biens par ses propres mamelouks (4).

Quelques questions se posent aussi quant au choix des passages traduits. Pour alléger son texte anglais, Li Guo a choisi, en effet, de ne pas traduire les paragraphes introductifs dans lesquels, al-Yūnini refait, année après année, la liste des souverains, des gouvernants ou des fonctionnaires des différentes régions. Les renseignements ainsi fournis par l'auteur du *Ḏayl* sont regroupés en fin de volume dans l'annexe III. Ce choix se justifie, sans doute, pour éviter les répétitions et alléger la lecture, mais supprime du même coup quelques informations qui pourraient être intéressantes. Ainsi les noms du calife et des souverains des principautés voisines disparaissent de la traduction anglaise et ne sont pas repris en annexe, de même que certaines précisions sur les limites des territoires soumis aux Mamelouks (II, p. 1, 48), sur l'absence de syndic des *Ašrāf* à Damas (II, p. 2) ou bien encore sur la situation des Francs dont al-Yūnini nous dit, au début de l'année 698/1298-99, qu'ils avaient totalement disparu du littoral syrien (II, p. 49). Cet inconvénient n'a d'ailleurs pas échappé à Li Guo qui, pour l'année 700/1300-01, a malgré tout décidé de traduire une partie de la liste des gouvernants (celle du Maghreb) en raison des importantes informations historiques qu'elle contenait.

On notera, de même, qu'il faut revenir au texte arabe pour prendre connaissance des nécrologies qui n'ont pas été traduites. Ce choix, de prime abord surprenant – Li Guo insiste lui-même (I, p. 70) sur l'importance de ces nécrologies qui permettent de dresser un tableau précis et vivant des milieux religieux, syriens en particulier – s'explique probablement par les nombreux et longs passages poétiques qui y sont inclus dont la traduction aurait allongé, sans beaucoup de profit, le texte anglais. Mais sans doute aurait-on pu choisir une solution intermédiaire, en traduisant, par exemple, les seules biographies à l'exclusion des textes de poésie. Pourquoi ne pas avoir indiqué aussi dans l'index anglais les noms de fonctions (*ustāḏ-dār, nāẓir al-ǧuyūš, silāḥ-dār, qāḍī l-quḍāt* etc.) qui figurent en revanche dans l'index du texte arabe ?

Ces quelques remarques de détail n'enlèvent rien à l'intérêt de ce travail et à ses très grandes qualités scientifiques. La présentation de l'auteur et de son œuvre, la recherche approfondie relative aux différentes recensions du *Ḏayl*, la qualité de l'édition et de la traduction, font de ces deux volumes une étape importante de la recherche sur le début de l'historiographie mamelouke en général et sur al-Yūnini en particulier. Puissions-nous espérer que d'autres chercheurs s'en inspireront pour terminer, selon ces mêmes critères, l'édition et la traduction de cette importante source historique.

Anne-Marie Eddé
CNRS – IRHT (section arabe)

(4) Cf. Sibṭ Ibn al-Ǧawzī, *Mir'āt al-zamān*, VIII, éd. Hyderabad, 1952, p. 777. C'est dans ces chaudrons que l'on chauffait l'eau des bains comme nous l'explique ʿAbd al-Laṭīf al-Baġdādi, *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens orientaux*, 5 vol., Paris, 1872-1906, III, p. 439.

BCAI 17 (2001) Li Guo : Early Mamluk Syrian Historiography. Al-Yūnīnī's Dhayl Mir'āt al-zamān, 2 vol., recensé par Anne-Marie Eddé
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net